

M l'abbé Léon VOUAUX,



né à Baccarat le 25 février 1870, ordonné prêtre le 15 octobre 1893, était professeur à la Malgrange depuis son ordination. Nos renseignements ont été puisés plus particulièrement dans un manuscrit de M. l'abbé Auguste Vouaux, son frère, curé de Jarny et dans les notes de M. le chanoine Pertusot.

La même méthode sanguinaire s'applique sur tout le front, avec une implacable brutalité.

Le 26 août 1914, sous les balles allemandes tombait encore M. l'abbé Léon Vouaux, professeur de première au Collège de la Malgrange. Il n'était pas mobilisé, il ne devait donc pas courir les risques de la guerre. Son sang coula dans les horreurs d'un *«ignoble assassinat, par la volonté d'une haine imbécile et barbare.»*

Le 30 juillet 1914, le professeur était venu remplacer M. le curé de Jarny, son frère, appelé au service de la France. Très vite, il se montra le pasteur parfait *«continuellement en rapports intimes, affectueux et prévenants avec tous les paroissiens qu'il rencontre dans ses courses, ou qui viennent lui demander conseil».*

Le 8 août, dans l'unique lettre qui est parvenue à son frère, après avoir signalé les escarmouches sanglantes qui se succèdent : *« Comme on prie, dit-il, en ces circonstances, pour tant de pauvres gens et pour la France entière. »* Il manifeste en même temps ses appréhensions, devant les responsabilités qui l'attendent.

A partir du 8 août, les épreuves se succèdent rapides, douloureuses, pour Jarny. Le prétexte des violences est toujours le même : Des civils ont tiré sur les troupes allemandes. Toute la paroisse doit en souffrir. M. l'abbé

Vouaux apporte aux familles anxieuses des paroles de consolation. Il intervient, avec le conseil municipal, pour demander la mise en liberté du maire, emmené à Metz comme otage dès le 14 août. Il exhorte au calme et au recueillement. D'un courage admirable, il se multiplie pour recommander la plus extrême prudence, surtout pour défendre les attroupements qui pourraient irriter un ennemi aussi soupçonneux.

En se rendant à la mairie pour un permis d'inhumer, il lui faut subir les insultes d'un groupe de soldats. L'un d'eux lui lance un coup de crosse qui lui effleure le visage.

Le dimanche 23 août, c'est l'invasion définitive. Le défilé des troupes, commencé à 2 heures 1/2 de l'après-midi durera jusqu'à 10 heures du soir et reprendra toute la journée du lundi.

Le 4 août, M. l'abbé Vouaux est appelé à la mairie, pour prêter serment au nom de toute la localité. Il doit promettre, sans doute, que la population sera calme, qu'elle ne se livrera à aucun acte d'agression. Il est sommé de se porter garant pour tous. Vraiment, le drame est déjà commencé.

Ce jour-là, les Allemands subissaient un sérieux échec au-delà de Brainville et de Friaucourt. Ce fut l'occasion de la sanglante vengeance. Le lendemain 25, l'artillerie française envoie une vingtaine d'obus sur le village et le quartier de la gare. Les Allemands qui avaient ordonné aux habitants de se réfugier dans les caves de la mairie, commencent à incendier les maisons, sous prétexte qu'on a tiré sur eux. Ils prennent des otages parmi les civils blottis dans les sous-sols. M. l'abbé Vouaux n'est pas là ; il vaque encore aux pressants devoirs de la charité pastorale, mais ce sera pour peu de temps. Vers 4 heures, alors que plusieurs maisons brûlent et que M. Vouaux met des paroissiens à l'abri, dans les caves voûtées du presbytère, il est saisi et joint au groupe des otages.

Autour de lui, des personnes pleurent ; il les encourage encore. « Il vous restera, leur dit-il, le Divin Consolateur ». Il ne comparaît devant aucun juge. Le 26, au matin, il apprend qu'il va être fusillé avec le maire et d'autres prisonniers.

Empêché de préparer, au moins par la confession, ses malheureux compagnons à une mort chrétienne, il n'a plus de regards que pour son bréviaire et son crucifix. Un officier lui arrache des mains le Christ, puis le major von Kayser commande le feu de salve qui couche brutalement dans la mort les quatre innocentes victimes. Des témoins constatèrent sur le corps du prêtre un trou à la tempe et une blessure affreuse derrière l'épaule gauche. On a raconté qu'un officier lui avait crevé les yeux de la pointe de son épée et écrasé le visage. Ces suprêmes outrages sont peu probables, mais le drame suffit pour exciter la terreur et la pitié. Pendant quarante-huit heures, ils restèrent gisants sur la place du crime. Vingt-trois autres cadavres d'habitants

assassinés étaient épars dans les rues.

Le 28 août, le cimetière communal offrit enfin la paix de la tombe aux infortunées victimes. Longtemps, une pieuse et respectueuse reconnaissance accorda aux martyrs des prières et fleurit leur tombe, jusqu'au jour où, sous la présidence de Monseigneur Ruch, le 26 août 1919, avait lieu la cérémonie de réparation et un service solennel pour les victimes de 1914.

Nous pourrions finir notre récit. Il suffit pour faire apparaître la grandeur morale, la dignité et le patriotisme d'un vrai prêtre. Mais il nous faut poursuivre encore. M. l'abbé. Léon Vouaux a occupé pendant 22 ans, dans

l'Institution de la Malgrange, par sa haute et lumineuse intelligence, par son enseignement et ses travaux une telle place, que nous croyons devoir ajouter une page afin de faire mieux saisir l'odieux du crime et l'étendue de cette perte pour le diocèse de Nancy.

Les lignes suivantes sont dues à la plume délicate de M. le chanoine Pertusot, supérieur de l'Institution de la Malgrange.

« C'est une haute et belle Intelligence qui a disparu. Elle a, pendant vingt-deux ans, honoré le corps professoral de l'Institution de la Malgrange. Plus d'un Institut catholique de France a désiré se l'adjoindre. « Esprit ferme, vif et pénétrant, ouvert à toutes les curiosités, avide de savoir et de comprendre, passionné de lecture et d'étude, M. Vouaux était, au surplus, servi par une mémoire prodigieuse qui ne perdait guère de ce qu'elle avait une fois acquis, et par une puissance de travail qui semblait défier la fatigue et l'usure. Littérature et philologie, philosophie et théologie, langues et sciences, il s'intéressait à tout avec un goût égal. Très brillant élève du Petit et du Grand Séminaires, il fut plus tard, à la Faculté des Lettres de Nancy, un étudiant remarquable, enlevant en un an sa licence de grammaire (1895) et préparant en trois ans, dans les courts loisirs que lui laissaient ses classes de littérature et de mathématiques à la Malgrange, l'agrégation de grammaire dont il conquit le diplôme en 1898. Dix ans plus tard, il prit possession de la chaire de Rhétorique.

« Il y montra dès le premier jour une compétence parfaite qu'avaient préparée ses fortes études universitaires, et il excella dans l'éducation des esprits. Sa manière, celle aussi qu'il voulait inculquer, était claire, sobre, réfléchie, ennemie comme Montaigne de là « suffisance pure livresque » et soigneusement tenue au courant des publications utiles et des progrès de la critique. Chez ses élèves, rien ne le réjouissait autant qu'un sincère effort de pensée personnelle, d'originalité dans les idées ou l'expression ; rien ne l'irritait autant que la chasse aux phrases toutes faites, pillées dans deux ou trois manuels et assemblées vaille que vaille pour une pseudo-dissertation. Il trouvait pour flageller l'inertie des fainéants et la légèreté des freluquets, des mots tantôt sévères, tantôt moqueurs, d'un réalisme énergique, pleins d'une

sève populaire et toujours efficaces.

« Du labeur sérieux et persévérant, M. Vouaux donnait l'exemple autant quelle précepte. Sa nature intellectualiste l'inclinait à placer au premier rang des actes humains le travail de l'esprit. En dehors de sa classe, il ne s'occupait, guère de la vie générale de la communauté ; il rentrait dans sa chambre et, derrière sa porte fermée à clef, à l'abri des importuns, dans le cadre familial de ses chers livres et de ses collections d'histoire naturelle, il se remettait joyeusement au travail. Il continuait la tâche professionnelle par la correction, très soignée, des devoirs scolaires ou par l'active préparation des classes prochaines. Il s'imposait aussi des tâches volontaires où l'attirait son goût pour les études critiques, pour l'entomologie, pour la mycologie. Collaborateur de la savante collection des Apocryphes du Nouveau Testament, il publia en 1913 Les Actes de Paul et ses Lettres apocryphes, ouvrage in-8°, que l'Académie française, en novembre 1915, voulant rendre un hommage posthume à un « grand lettré » (ce nom est de Maurice Barrés), a couronné par le prix Saintour. Une suite était promise : Les Actes de Pierre, dont le manuscrit était terminé. Une préoccupation scientifique dominait le plaisir qu'il éprouvait à courir parfois les champs et les bois, afin d'y observer, nouveau Fabre, les moeurs des insectes, et analyser les formes multiples des champignons et des lichens. Sa compétence en ces matières était consultée par de nombreux correspondants français et étrangers, et lui a dicté des articles très remarquables pour des revues, spécialistes. En particulier, sa Synopsis des champignons parasites des lichens réflète, au dire d'un bon juge, d'éminentes qualités qui « permettent d'inscrire le nom de Léon Vouaux sur la liste des grands botanistes dont s'honore la science française. »

Une tension des forces intellectuelles, la fatigue d'un labeur qui souvent dérobaient des heures au sommeil, réclamaient des récréations reposantes qu'il prenait gaiement avec quelques amis et surtout avec M. le Curé de Jarny, son frère. Ce « cérébral » qui certes ne prodiguait pas les effusions sentimentales déployait en famille les riches qualités d'un coeur très affectueux. Lorsqu'en 1913 il perdit sa mère, qu'il vénérât, il la pleura comme un petit enfant. Tendrement lié à son frère, il délaissait volontiers études et livres pour lui rendre service. C'est pour répondre à l'appel de ce frère bien-aimé atteint par la mobilisation, et tenir la place de vigilant pasteur auprès des ouailles menacées qu'il partit à Jarny dans les tout derniers jours de juillet 1914. Hélas ! il ne devait plus revenir ; une mort cruelle l'attendait, là où il avait éprouvé tant de joies et illuminé de bonheur le centre familial qu'il aimait.